

"COUTE QUE COUTE est un polar commercial,
c'est un film dont le moteur est l'argent,
c'est un documentaire sur les sentiments.

Lorsque l'histoire commence, Jihad vient de monter une petite boîte de plats cuisinés, dans la zone industrielle de St Laurent du Var (à côté de Nice) . Ca fait 6 mois qu'il produit et qu'il vend aux grandes surfaces des farcis niçois, de la paella, du poulet basquaise, des bricks, des salades niçoises, mais déjà il a dû licencier du personnel...

Les employés qui restent: Fathi, Toufik, Madanni, (les cuisiniers), Marouan(le livreur) et Gisèle (la secrétaire/emballeuse, étiqueteuse) s'adaptent à l'adversité, car ils veulent tous la réussite de la boîte. Parce que c'est la leur, et qu'elle est devenue un peu leur patrie du moment... Malgré (ou à cause) des difficultés, chacun travaille à "NAVIGATION SYSTEMES" comme on fait partie du club des cinq, des pieds nickelés ou des Marx brothers, c'est à dire finalement, par conviction. Ce sentiment d'appartenance s'est installé petit à petit, sous ce drôle de nom pour une entreprise de plats cuisinés: "NAVIGATION SYSTEMES"... On pourrait croire à une blague mais le nom de la marque : "EQUILIBRE" inscrit sur chaque barquette, rétablit l'idéal du "produit" et de " l'entreprise". EQUILIBRE. Un idéal difficile à atteindre. Qu'à cela ne tienne! Ici, personne ne recule devant les sacrifices. Il faut "coûte que coûte" garder le bateau à flots, colmater les brèches que font les dettes et toujours avancer... Le capitaine du bateau, le patron, tente de fuir la tempête, de retrouver le bon vent mais le cyclone du grand "Capital" n'épargne jamais les frères esquifs.

C'est donc une histoire actuelle, une histoire de tous les jours, dramatique et comique.

Ce qui la constitue, ce sont des sentiments qu'il faut affronter chaque matin pour que la boîte existe face au reste du monde.

Dans le BUREAU, là où l'on fait les additions, et les soustractions, c'est souvent le désespoir et son énergie qui prédominent, mais il suffit d'aller en CUISINE, là où on produit, pour espérer de nouveau.

Parfois le désespoir change de camp, car de façon générale ce qui arrange le BUREAU(la gestion, le commerce) est une catastrophe en

CUISINE (la production)... L'histoire avance, entre les bonnes résolutions de chaque soir et la dure loi du marché de chaque matin.

Pour faire ce film j'ai choisi de filmer les "fins de mois".

Pendant six mois je suis allée à "Navigation Systèmes" filmer cette épreuve qui se répète chaque mois, où chacun se demande secrètement "est-ce qu'on va continuer le mois prochain? ". Si les fournisseurs, les employés peuvent attendre d'être payés, il finit toujours par arriver un moment où le scénario de l'argent ne pardonne pas. On attend la fin du mois comme l'épreuve du feu. Une fois devant la vérité, peut-on la voir, la dire? Le sol se dérobe, cette épreuve que l'on a redoutée et espérée que dit-elle exactement? "On sera payés la semaine prochaine... On a trouvé de nouveaux clients, de nouveaux fournisseurs, ça ira mieux le mois prochain..." Chacun s'arrange, trouve les mots les phrases qui tracent un pont au-dessus de l'abîme, on ferme les yeux pour ne pas avoir le vertige et on s'accroche aux sentiments : "Sauver la boîte c'est se sauver soi-même". La vérité, celle qu'on attendait à la fin du mois, on ne l'a pas vue passer... Tant mieux! Le mois prochain peut-être, on saura si on a gagné ou perdu la guerre... Certains font la guerre, d'autres travaillent.... J'ai filmé délibérément cette entreprise comme un camp retranché; car aujourd'hui travailler c'est faire la guerre. Je n'ai jamais eu le désir de faire un film sur ceux qui gagnent systématiquement la guerre du travail, car ça aurait été faire un film à la gloire du capitalisme. Je voulais montrer ce que le capitalisme suppose comme vie. Surtout pour ceux, (la majorité) qui ne sont pas au départ des capitalistes et qui s'essaient malgré tout à sa cause.

Dans ce bout de local industriel de *L'ALLEE DES METALLOS*, entre ces cloisons frigorifiques tout justes montées et ce bureau digne de Dashiell Hammett, se déroulait à mes yeux un drame universel, une sorte de comédie tragique du travail, de ce qu'on est parfois amené à faire pour vivre, notre monde...

MOI, JE

J'ai beaucoup aimé faire ce film.

Autant le dire tout de suite, ce n'est pas un film dossier sur l'économie des PME, ni un film militant pour ou contre la libre entreprise.

Je n'ai pas "traité le sujet" économique, j'ai filmé des gens qui, eux, étaient aux prises avec ce sujet, c'était leur drame du moment, leur aventure. Voilà ce qui m'intéressait. Je voulais faire un film, raconter une histoire en cinéma qui soit une peinture de la vie.

Ce que j'aime dans le documentaire c'est le risque total du cinéma: essayer de faire un film sur la vie directement, sans médiatisation. Je suis donc en opposition avec la conception très en vogue, qui considère que les documentaires ont une vocation pédagogique ou utilitaire, une conception qui condamne d'avance leur intérêt cinématographique, métaphorique.

J'ai l'ambition d'arriver à filmer ce qui me fait rire et pleurer dans la vie ordinaire. J'ai l'impression qu'un film qui atteint cela est totalement jubilatoire. Pour moi documentaire ou pas, c'est cela le cinéma.

MES TRUCS

Pourquoi ce film? Pour qui?

Le film documentaire est poursuivi par la notion de document, de preuve, et de commande. Je pense que c'est un malentendu. Pour moi un film est une **métaphore**. J'ai essayé de filmer cette histoire singulière, celle du 27 allée des Métallos dans la zone industrielle de St Laurent du Var, celle des personnages de Navigation Systèmes comme on filme toutes les histoires c'est à dire parce qu'elle conjugue le monde dans un drame.

Le temps / le "dispositif"

Mon approche était plutôt négative : ni filmer partout ni filmer tout le temps. Je me suis souciée d'abord de déterminer ce que je ne filmerai pas (les périodes où je ne filmerai pas et l'espace où je ne filmerai pas), car c'est à mon avis la première façon d'arriver à raconter ce qui ne se voit pas. C'est ce qui m'a amené à choisir de filmer à la fin de chaque mois cette entreprise comme un camp retranché. Tout cela a duré six mois.

Mais attention!!! Ce n'est pas parce qu'on filme longtemps qu'on a un bon scénario.

Je veux dire simplement que je ne construisais pas le scénario en chassant les événements, en les guettant. J'essayais plutôt dans le temps et l'espace où j'avais choisi de filmer, de saisir les traces de l'histoire, même les plus infimes, et comment cette histoire résonnait sur ceux qui la vivaient. Chaque seconde pouvait être une scène qui racontait l'histoire, celle que je cherchais. Je filmais en essayant, tant pis si ça paraît prétentieux, de la mettre en scènes. Cette histoire était celle que je devinais sans cesse, c'était donc plutôt la mienne. Ma version. Si l'on avait demandé à chaque protagoniste de Navigation Systèmes de la raconter, à sa manière, elle aurait été évidemment différente. Jihad, Fathi, Toufik, Madanni, Gisèle, Nicole, Marie-Christine, Marouan m'acceptaient comme celle qui raconte l'histoire, pas vraiment leur histoire mais cette histoire dans laquelle ils étaient. Filmer c'était la raconter à d'autres, et j'étais, pour eux, le premier autre. Ils étaient donc partagés entre le désir de me montrer et de me cacher l'histoire, entre l'amour que je leur portais et l'angoisse qu'il fallait chasser tous les matins pour continuer. Ils ne maîtrisaient pas mon regard comme je ne maîtrisais pas les événements, et s'installait alors une sorte de confiance mutuelle minimale qui nous a permis de jouer à l'éternelle partie de cache amoureux, qui a lieu entre le filmeur et le filmé.